

César, qui flirte avec la trentaine, habite en Suisse et travaille en stratégie de communication digitale chez Philip Morris. Il suit son train de vie de façon conformiste, quand soudain, un événement le pousse à aller chercher plus loin que sa plate réalité de jeune cadre superficiel. Adrien Gygax propose dans *Départ de Feu*, l'analyse d'une génération, la « génération Y », biberonnée au mode de vie consumériste et ligotée par les réseaux sociaux mais dont le feu intérieur n'est pas éteint. » Propos recueillis par **Armelle Favre**

**V**OUS DÉDIEZ votre livre à « ma génération », celle des moins de 30 ans. Qu'a-t-elle de plus ou de moins que les précédentes ?

Je crois qu'elle a un sens aigu du délitement. Qu'elle est profondément animée par une intranquillité, un besoin de mouvement, et même de révolte. Mais elle est également relativement bien lotie, dans nos pays occidentaux, accédant à un certain confort qui peut lui donner envie de se vautrer dans la passivité divertissante. Je pense qu'elle est le fruit de cette tension.

**Dans votre roman, tous les citadins, dont César, sont complètement emprisonnés par les réseaux sociaux, l'image qu'ils renvoient, l'envie dévorante d'être vus et l'appétit insatiable de contenus creux et vides. Il faut une détox à César pour retrouver ce que vous appelez son « instinct » et un minimum de bon sens. On en est là ?**

Oh oui! En 1935 Paul Valéry constatait déjà que nous perdions peu à peu notre capacité à ressentir, à percevoir, à mobiliser notre instinct. C'est une pente que nous n'avons cessé de descendre. César est envoyé en « detox » : ce terme suffit à démontrer que nous avons conscience de cette intoxication. Mon personnage décide de fuir et de s'en défaire tout à fait. Mais, dans la réalité, il s'agit pour les gens de vivre avec cette intoxication car elle est devenue l'horizon indépassable (connexion, digitalisation, communication, instantanéité). D'où les detox, weekends sans téléphone, pauses méditatives, etc. Un arsenal palliatif pour des humains intoxiqués par consentement.

**César part dans un coin reculé du**

## Allumer le feu

**Jura, puis en Polynésie française. Il réalise un voyage initiatique. C'est dans la confrontation de l'altérité que l'on peut réussir à se connaître et donc se sauver ?**

Pas nécessairement, non. La conversation avec soi me semble également être un excellent moyen de connaissance de soi, qui a d'ailleurs fait ses preuves dans l'histoire des idées. En plus, l'altérité peut être trouvée au bout du monde, c'est d'ailleurs l'intuition de César, ou sa naïveté, mais elle peut aussi se chercher au pied de sa porte, comme l'a fait Henri-David Thoreau. César cherche à vivre une bonne vie, et pour ce faire il épuise quelques utopies, celle du retour à la nature pour laquelle il s'impose une grande solitude, mais aussi celle du bout du monde, à la Gauvain ou Segalen, moins solitaire. Mais je crois que ce feu, qui peut être le départ de beaucoup de choses, est avant tout une disposition intérieure qu'il s'agit de nourrir.

**Vous opposez distinctement deux mondes. Celui de la ville, terriblement artificiel, et le monde rural, qui semble bien plus sain et cohérent. Les frontières sont-elles aussi marquées dans la réalité ?**

Oui et non. La Suisse, où démarre le roman, est un mauvais exemple de cette dichotomie, car les villes sont petites et la ruralité très rapidement accessible. Mais je crois qu'il existe malgré tout un caractère propre aux citadins. Grandir dans le béton, ne jamais avoir plongé ses mains dans la terre,

ignorer le cycle de vie d'une graine, cela sculpte un individu. Et si l'on considère l'aliénation comme le fait de devenir autre que soi, alors la ville est un outil d'aliénation,

car elle tient l'homme à bonne distance de toutes ces leçons virgiliennes qui le renseignent sur ce qu'il est.

**Face à une société consumériste qui crée des mondes superficiels et tristes, où trouver l'espoir et l'espérance ? Comment mettre le feu au monde ?**

Je voudrais que ce roman soit une invitation à mettre le feu à soi. Le monde viendra ensuite. Allumer, nourrir et entretenir un feu est une tâche exigeante, qui demande de l'attention, du temps et de la volonté : lire un livre plutôt que de regarder Netflix, apprendre le nom des oiseaux au lieu de celui des *people*, planter une graine et observer sa volonté de puissance se déployer au lieu d'aller scroller sur instagram. Les chemins sont nombreux et leur exploration est un épanouissement. Il s'agit, en quelque sorte, de vivre une vie philosophique. Et cela n'est pas réservé aux bobos ou aux retraités, c'est accessible à tous. Il s'agit de ne pas laisser le bruit du monde nous évanouir. D'avoir un peu de courage et de tenue. L'observation de soi et de la nature fait renaître en nous la sensibilité, aiguise nos sens et nous permet ensuite de reconnaître la laideur et de la refuser. ♦

» Adrien Gygax, *Départ de feu*, Plon, 12,99 €.